

BALADE DANS LE MENTIR/ VRAI ⁽²⁰⁾

Bachir Hadj Ali

Je me revois dans un TD d'histoire des idées politiques (HIP) à l'IEP d'Alger. Ce devait être en 1974. Nous travaillions, si mes souvenirs sont exacts, sur un texte de l'Anti-Dühring de Friedrich Engels. A côté de moi, une camarade dont j'ai oublié le nom. Elle avait un visage enfantin paré d'un regard bleu de poupée. D'ailleurs, pendant le TD, elle jouait d'une main avec une petite poupée Bella, tout en notant les cours de l'autre main. Je m'interrogeai sur le luxe d'un tel objet. Je me souviens que ma camarade était épouse d'ambassadeur, et de ce fait elle pouvait voyager à l'étranger avec une facilité à laquelle le commun des Algériens n'avait pas accès compte tenu des restrictions à la liberté de circuler imposées par Boumediène à son peuple. Je pensai aux modestes poupées de chiffon de ma petite sœur, et au lieu de m'indigner, j'abandonnai la prise de notes pour me fendre de ce que je croyais être un poème que j'intitulai, tout simplement, La poupée de ma petite sœur. Je l'avais expulsé de mes tripes d'un trait, jeté sur une page à carreaux du classeur. Ce poème resta tel quel dans un tiroir jusqu'au jour où cet événement se produisit.

J'en ignore le mois, le jour, mais ce fut deux ans plus tard. Nous étions à l'Unité. L'un des collaborateurs du journal avait je ne sais quel lien avec Bachir Hadj Ali, un nom sulfureux à l'époque. Il me tendit un morceau de papier :

- C'est de la part de Bachir Hadj Ali. Il te demande d'envoyer des poèmes pour une anthologie des jeunes poètes algériens que prépare la revue *Europe*.

Sur le papier figurait une adresse à Paris et le nom de Charles Dobzynski, poète et responsable de ladite revue que je devais rencontrer à Rodez au Festival international de la poésie en 1997, épisode que je raconterai le moment venu. J'avoue avoir été surpris et heureux à la fois que Bachir Hadj Ali ait pensé à moi. Bien qu'ayant déjà publié un recueil de poésies, des poèmes dans la revue

Promesses, une infinité de textes dans la presse, et préfacé «Fleurs de Taghaste» à la demande de son auteur, Chakib Hammada, chez Subervie, je demeurais peu sûr de moi et très tourmenté dans l'acte de publier. A plus forte raison dans une anthologie. Pour corser mon indécision, je ne possédais aucun inédit. Un soir, mettant de l'ordre dans mes affaires, je retrouvai ce poème qui patientait depuis deux ans au point de se faire oublier. Je le tapai sur la vieille machine à écrire Olivetti de mon père, ancien greffier de justice, avant de le glisser dans une enveloppe, accompagné de 2-3 lignes biographiques par lesquelles je précisai mon statut d'alors : étudiant à l'IEP. Marque qui m'a suivi jusqu'à ce jour dans certaines notes biographiques où je demeure pour certains, étudiant à l'IEP, quarante ans plus tard.

L'anthologie fut publiée et Charles Dobzynski m'en adressa quelques exemplaires. Ne sachant qui y figurait, j'eus l'agréable surprise d'y trouver des textes de mon ami Abdelmadjid Kaouah qui était le directeur de l'Unité. Ce dernier, un jour, m'expliqua par quel cheminement ses poèmes se retrouvèrent dans cette anthologie. L'épisode qui va suivre mérite d'être rapporté car il montre l'étendue de l'intolérance et de la censure qui sévissaient alors en Algérie, à la fois à l'université et dans le monde de la culture. En mai 1974, l'Université de Constantine organisait à l'initiative du professeur Charles Bonn, un colloque international intitulé : « Littératures et expression populaire au Maghreb actuel ». Bachir Hadj Ali, dont les travaux sur la culture populaire étaient réputés, y était invité parmi des chercheurs et intellectuels du monde entier. Le colloque devait aborder des thèmes susceptibles de perturber le confort dogmatique imposé par le baâthisme ambiant. Avant même sa tenue, il fut attaqué non seulement dans la presse, mais aussi physiquement par des marches d'intimidation baâthistes à Constantine, pour empêcher l'expression d'une tonalité autre. Mais s'il fut purement et simplement annulé, il ne fait pas de doute que c'est à cause de la présence de Bachir Hadj Ali et surtout - déjà - à cause de la conférence de Mouloud Mammeri sur

la poésie kabyle ancienne. Fait troublant quand on sait que 6 ans plus tard, cette même conférence fut interdite à Tizi Ouzou, sauf que cette fois-ci, la population se mobilisa dans ce qui devait prendre le nom de Printemps berbère.

Bachir Hadj Ali recueillit un certain nombre de poèmes et d'études sur la poésie qui devaient y être déclamés ou prononcés, et en fit l'ossature de cette anthologie. Il est intéressant de constater qu'à aucun moment, il n'ait été question du colloque interdit, comme si la censure qui l'avait frappé avait rejailli sur le numéro de la revue. Ce fut pour moi, en cette occasion, mon premier contact, bien que par personne interposée, avec Bachir Hadj Ali. Bien entendu, je savais qu'il avait été le secrétaire général du Parti communiste algérien durant la dernière décennie de la colonisation, qu'il avait été arrêté en même temps que les dirigeants de l'ORP par la Sécurité militaire de Boumediène après le coup d'Etat de 1965, qu'il était poète, mélomane et musicologue averti, et qu'il avait beaucoup étudié les cultures populaires en Algérie.

Bien plus tard, en 1994, participant à un numéro de la revue *Autrement* intitulé «1^{er} Novembre, les fruits verts d'une révolution», coordonnée par Fanny Colonna, je reçus un courrier de Jean Galland qui avait repéré mon nom au sommaire. Curieusement, il me demandait d'ignorer cette lettre si je n'étais pas de Beni Yenni, et dans le cas contraire, de lui donner des nouvelles d'un certain nombre de mes oncles. Nous fîmes connaissance par la suite et il me donna à lire «La tête ici, le cœur là-bas», cet ouvrage dans lequel il raconte son engagement d'instituteur communiste dans l'Algérie en guerre. Il racontait, entre autres, qu'il avait convoyé le premier secrétaire du PCA, Bachir Hadj Ali, dans une tournée en Kabylie, et qu'avec lui, ils avaient passé la nuit du 31 octobre au 1 novembre 1954, chez mon grand-père à Agouni-Ahmed.

L'étape suivante nous mène en 1989-90. A *Algérie Actualité*, où nous avions lancé avec Tahar Djaout, une rubrique intitulée «Figures», nous avions décidé de consacrer un dossier à Bachir Hadj Ali. Tahar s'était chargé de sa poésie, et



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

j'avais pour ma part rédigé un article : «Bachir Hadj Ali, la passion de l'indépendance». Nous avions demandé aussi au peintre Mohamed Khadda, qui connaissait très bien Bachir Hadj Ali, de nous écrire un texte sur lui, ce qu'il fit avec l'enthousiasme dont il était coutumier. Le dossier était complété par un article de feu Sadek Aïssat.

Smaïl Hadj Ali, son fils, que je vis plusieurs fois pour préparer ce dossier, m'avait fourni l'essentiel des informations. Je rencontrai aussi Lucette, qui nous éclaira sur certains aspects biographiques. Notre dossier fit l'objet d'un compte-rendu rédigé par Abdelmadjid Kaouah, qui était à l'époque à *Révolution Africaine*. A la suite de cette publication, Smaïl nous invita chez Bachir et Lucette à Panorama. Il y avait là Djaout, Kaouah, Smaïl Hadj Ali et Youcef, Lucette, Bachir et moi. Le destin a voulu que la première fois que je rencontrai Bachir Hadj Ali, il soit dans un fauteuil roulant, dans un état quasi végétatif, conséquences lointaines des tortures auxquelles il avait été soumis en 1965 et dont il fit le récit dans son ouvrage «L'Arbitraire».

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Entre la peste et le choléra, optez pour Ebola !

Un seul objectif assigné au successeur de Coach Vahid : faire découvrir aux joueurs le Monde Extraordinaire et Merveilleux situé au-delà de la ...

...ligne médiane !

Voyons voir ce qui nous reste en stock, sur les étagères du magasin Algérie pour espérer un «avenir meilleur» en ce 2^e jour officiel de l'été. Le choix entre Saâdani et Belkhadem à la tête du FLN. Accepter de faire la bise à Djeddi pour intégrer un «bloc d'opposition». Aller le matin chez les adeptes de la transition, et se rendre l'après-midi chez un ancien éradicateur féroce devenu, après un obscur sortilège, un réconciliateur acharné pour lui faire des propositions sur une Constitution déjà rédigée par un fauteuil si peu roulant. Passer son temps, plus de vingt ans maintenant, à larmoyer sur un agrément de parti qui n'a pas été délivré et discuter le soir avec son ulcère sur l'ingratitude de ce pays qui ne sait pas reconnaître ses génies. Se taire pendant plus de trente ans, manger des petits gâteaux en adoptant la posture du sphinx, pour ensuite, ne plus s'arrêter de parler, de jacter, suggérant à l'armée que sans elle, rien ne pourra se faire. Prêcher l'islam soft dans les salons algérois qui comptent et pratiquer le péché, le kôfr et le haram sur chaque

parcelle d'un tracé d'autoroute censé relier l'est du pays à son ouest. Gérer un gouvernement qui, pour seule feuille de route, nous jure saisonnièrement que durant le Ramadhan, les prix ne vont pas flamber, durant les fêtes de l'Aïd, les boulangers resteront ouverts, durant l'été, il n'y aura pas de délestage dans l'alimentation électrique, que la rentrée scolaire de septembre se déroulera encore mieux que celle de septembre de l'année d'avant qui, elle même, était déjà extraordinaire comparée à la précédente, affirmer que les automobilistes pourront rouler six mois de l'année avec un permis à points et le reste de l'année avec un acte de décès tragique délivré par anticipation par un secteur de la santé lui-même accidenté, ou encore nous annoncer à la fin de chaque trimestre que nos otages sont encore en vie au Mali, et que le seul risque qu'ils encourent, c'est de mourir de vieillesse ! Voilà jetés, au gré d'une légère brise d'été balbutiant, les «choix exaltants» qui s'offrent à nous et les perspectives dopantes pour notre avenir immédiat. Si, en plus, les Verts perdent contre la Corée du Sud ce soir, je pense que l'on sera définitivement sortis de la crise ! A condition, bien sûr, de ne pas oublier l'essentiel : fumer du thé pour rester éveillés à ce cauchemar qui continue.

H. L.